

REVOLUTIONS ECCLESIASTIQUES;

OU

LA CALOTTE RENVERSÉE.

RÉVOLUTIONS
ECCLESIASTIQUES;
OU
LA CALOTTE
RENVERSÉE;

Publiées par ordre de Mgr. l'Archevêque de Bordeaux, Vice-Chancelier Garde des Sceaux de France.

Tantæ-ne animis cœlestibus iræ?
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?



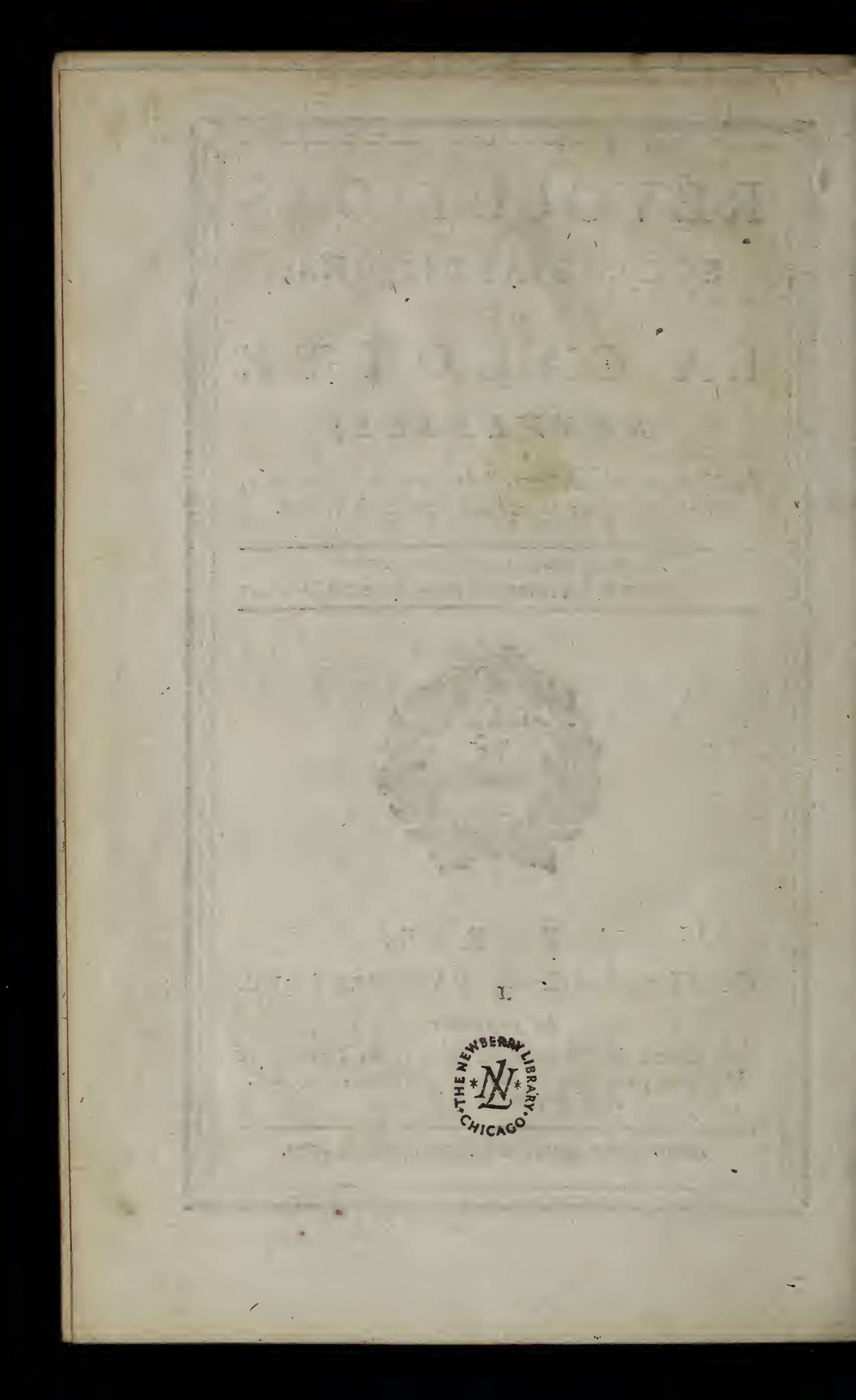
A PARIS,

De l'Imprimerie de l'ARCHEVÊQUE.

Et se trouve

Aux Hôtels de l'Evêque de Nancy, du Vicomte de Mirabeau, des Abbés Mauri, d'Eymar, &c. &c. *tous Aristocrates décidés.*

Anno primo reparatæ Salutis humanæ 1790.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

REVOLUTIONS
ECCLESIASTIQUES;
OU
LA CALOTTE
RENVERSÉE.

LE voici donc enfin arrivé cet heureux moment où l'Aſſemblée Nationale briſe les barrieres inſurmontables qui retardoient la marche de la philoſophie! La France, le plus beau royaume de la terre, par ſa ſituation & la fertilité de ſon ſol, le plus puiſſant & le plus reſpectable ſans doute, obéré de dettes depuis quelques années, par l'inconduite & les déprédations de quelques miniſtres pervers, va donc maintenant briller d'un nouvel éclat, puiſque la majeure partie des biens im-

menſes (1), dont regorgent les prêtres & les moines, loin de ſervir au luxe des égliſes, va uniquement être conſacrée à liquider les dettes de la nation, & par conſéquent à affermir de plus en plus les marches du trône! . . .

Que de grâces ne devons-nous pas rendre à l'Être Suprême, qui lance ſur nous ſes rayons vivifians, malgré les brouillards empeſtiférés qui couvrent notre horiſon, malgré les aboiemens de l'évêque de Nancy, des abbés Mauri, d'Eymar, & du vicomte de Mirabeau.

---

(1) L'on a démontré pluſieurs fois que le numéraire des richesses du Clergé de France, joint à celui de la plupart des maiſons monaſtiques, l'emportoit, pour ainſi-dire, ſur les revenus de la Couronne. Delà l'épuiſement des peuples, que les taxes de l'impôt minent ſourdement; delà l'affoibliſſement du commerce, qui par la rareté des eſpeces, ne peut étendre toutes ſes branches; delà l'engourdiſſement des beaux arts, qui, faute d'encouragement de la part des gens en place, tombent en l'éthargie, & ne produiſent aucun fruit.

Et vous, vrais & fidèles descendans des disciples de J. C., illustre évêque d'Autun, Montesquiou, Dillon, &c. dont la morale toujours pure fait briller aux yeux du prince qni nous gouverne, & de la nation assemblée sous d'heureux auspices, les éclairs des vérités les plus augustes, quelle récompense digne de votre mérite la France peut-elle vous accorder? De concert avec les savans Garat, Péthion de Villeneuve, la Roche-foucault, Dellei d'Agier, Dupont, Charles Lameth, Biozat, &c. &c. vous avez arraché le bandeau qui couvroit une infinité de tyrans, divisés d'intérêts, qui appréhendoient les éclairs du génie comme les malfaiteurs la lumiere, & qui n'ont cessé de s'opposer aux progrès toujours tardifs de la saine logique.

Car en effet, que l'on daigne jetter un coup-d'œil sur la conduite des prêtres & des moines, sur tous les attentats commis par ces bonzes fanatiques, l'on

verra que leur infâme génie a toujours soufflé le feu de la discorde dans les États catholiques, apostoliques & romains; l'on verra que le plus grand nombre de ces lâches oppresseurs, de ces intriguans perfides, n'ont été en garde contre les foudres du savoir, que parce que l'ignorance leur étoit favorable; ils l'ont regardée comme une mere qui savoit se plier à leurs caprices, & qui se laissoit maîtriser au gré de l'hypocrisie. Que de tartuffes l'église & les monasteres n'ont ils pas recelé dans leur sein! Combien de dupes n'ont-ils pas fait sous le masque de la religion! Si l'on ouvre l'histoire, l'on peut à peine calculer les forfaits qu'ils ont commis dans tous les temps. Ici, des Rois assassinés par le couteau du fanatisme, expiroient victimes du sacerdoce, où de quelqu'intrigue monacale. Plus loin, c'étoient des réformés qui, aux prises avec des catholiques, la rage dans le cœur, & les armes à la

main, s'entregorgeoient & se mutiloient. Ennemis de la tolérance, les prêtres & les moines n'ont que trop souvent inondés les campagnes de sang. C'est ainsi que Samuel Morland, ambassadeur d'Angleterre en Savoie, s'exprime à leur égard :

« Jamais, dit-il, les chrétiens, excités par les prêtres & les moines, n'ont commis tant de cruautés contre les chrétiens. L'on coupoit la tête aux Barbes [*c'étoient les pasteurs de ces peuples.*] On les faisoit bouillir ; on les mangeoit. On fendoit avec des cailloux le ventre des femmes jusqu'au nombril. On coupoit à d'autres les mamelles ; on les faisoit cuire sur le feu, & on les mangeoit. On mettoit à d'autres le feu aux parties honteuses ; on les leur brisoit, & l'on mettoit en place des charbons ardens. On arrachoit à d'autres les ongles avec des pinces. On attachoit des hommes demi-morts à la queue des chevaux, & on les traînoit

en cet état à travers les rochers. Le moindre de leurs ſupplices étoit d'être précipités d'un mont eſcarpé, d'où ils tomboient ſouvent ſur des arbres, auxquels ils reſtoient attachés, & ſur leſquels ils périſſoient de faim, de froid ou de bleſſures. L'on en hachoit en mille pieces, & l'on ſemoit leurs membres & leurs chairs meurtries dans les campagnes. On empaloit les vierges par les parties naturelles; on les portoit en cette poſture en guiſe d'étendards. On traîna, entr'autres, un jeune homme nommé Pélanchion, par les rues de Lucerne, ſemées par-tout de cailloux pointus. Si la douleur lui faiſoit lever la tête ou les mains, on les lui aſſommoit. Enfin, on lui coupa les parties honteuſes qu'on lui enfonça dans la gorge, & on l'étouffa ainſi. Enſuite on lui coupa la tête, & l'on jetta le tronc ſur le rivage. Les catholiques déchiroient de leurs mains les enfans qu'ils arrachoient au berceau; ils faiſoient rôtir les

petites filles toutes vives, leur coupoient les mamelles & les mangeoient. Ils coupoient à d'autres le nez, les oreilles & les autres parties du corps. Ils remplissoient la bouche de quelques-uns, de poudre à canon, & y mettoient le feu; ils en écorchoient tout vifs; ils en tendoient la peau devant les fenêtres de Lucerne; ils arrachoient la cervelle à d'autres, qu'ils faisoient rôtir & bouillir pour en manger. Les moindres supplices étoient de leur arracher le cœur, de les brûler vifs, de leur couper le visage, de les mettre en mille morceaux, & de les noyer. Mais ils se montrerent vrais catholiques, & dignes Romains, quand ils allumerent un four à Garcigliane, dans lequel ils forcerent onze Vaudois à se jetter les uns après les autres dans les flammes, jusqu'au dernier que ces meurtriers y jetterent eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes les vallées que des corps morts ou mourans. Les neiges des

Alpes étoient teintes de ſang. L'on trouvoit ici une tête coupée, là un tronc, des jambes, des bras, des entrailles déchirées & un cœur palpitant ».

Quel prétendu crime puniſſoit-on dans les Vaudois, avec tant d'acharnement & de barbarie ? Celui, diſoit-on, de la rébellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naiſſance, au premier ordre de Caſtalde & du Pape ; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils poſſédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'eſt ainſi que la douce religion catholique, ſes doux miniſtres & ſes doux ſaints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les apôtres du diable ?

Nous allons donc enfin mettre un terme aux concuſſions, aux rapines & aux brigandages, dont ont fourmillé les cloîtres Ces ſaintes retraites, conſacrées en apparence à la piété, n'ont joui, depuis la

naiſſance du chriſtianiſme, que d'une réputation uſurpée, & ont été le réceptacle du vice plutôt que de la vertu ; cette vérité n'eſt point équivoque.

En effet, lorſque le chriſtianiſme commença à s'établir, que prêcha-t-il ? *la communauté des biens.* Qui ſe préſenta pour dépoſitaires des biens mis en commun? les prêtres & les moines. Qui viola ce dépôt & s'en fit propriétaire ? les prêtres & les moines, lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit. Qui l'accrédita ? les prêtres & les moines. (Ce bruit étoit favorable à leurs deſſeins); ils eſpérerent que, frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire, (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage ; le ciel eſt la vraie patrie des hommes? Pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres ? Si de tels diſcours n'en détacherent point entiérement le laïc ils attié-

dirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares; & les souverains, frappés de l'espoir d'une grande puissance dans les cieux, consentirent quelquefois à remettre au sacerdoce une partie de leur autorité sur la terre. Les prêtres & les moines s'en saisirent; & pour se la conserver, décréditerent la vraie gloire & la vraie vertu. Ils défendirent qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Aristides, les Timoléons, enfin, tous les défenseurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'ils proposerent. Ils inscrivirent d'autres noms dans le calendrier; & l'on vit à ceux des anciens héros, substituer celui d'un saint Antoine, d'un saint Crépin, d'une sainte Claire, d'un saint Fiacre, d'un saint François, enfin, les noms de tous ces solitaires, qui, dangereux à la société, par l'exemple de leurs folles vertus, se

retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter & y mourir inutiles.

Nous allons donc cependant diminuer les droits & les pouvoirs de la Cour de Rome. Cette Cour ambitieuse & superbe, que le Tout-puissant illumina, dit-on, de sa grace; cette Cour qui osoit naguères s'élever au niveau des Rois, qui s'arrogeoit le droit inique de flétrir & de condamner les Souverains, s'est presque toujours attachée à étendre l'erreur, & à propager l'ineptie. C'est sur les fondemens inébranlables de ces deux êtres malfaisans, que le sacerdoce a édifié les principes du mensonge. Asservis à ses volontés & aux momeries du cloître, que de peuples, nullement passionnés pour la gloire, regardoient les ecclésiastiques & les religieux comme autant de gorgones dont ils craignoient & redoutoient le pouvoir! Elevés dans la crainte, nourris dans la superstition, tout prenoit chez eux l'hum-

ble couleur de la dévotion. Le bigotiſme colorant tous les inſtans de leur vie, de bons citoyens qu'ils auroient été, s'ils euſſent appris de bonne heure à rougir de leur turpitude, on ne voyoit dans la plupart de ces individus, que des fanatiques, des ſuperſtitieux & des idiots, qui ne ſavoient pas même diſtinguer le juſte de l'injuſte, tant il étoit vrai qu'ils rangeoient les vices brillans dans la claſſe des vertus modeſtes.

En quels temps vit-on s'allumer, dans tous les états eccléſiaſtiques, les feux de la diſcorde? Dans ces ſiecles d'ignorance où les prêtres & les moines, armés des poignards de la haine, ſe diſputoient la gloire barbare d'aiguiſer le fer aſſaſſin, pour l'enfoncer enſuite dans les entrailles innocentes de quiconque avoit le malheur de ne pas penſer comme eux. CROIS, OU MEURS! telle étoit votre deviſe, bourreaux apoſtoliques!

Si nous feuilletons l'hiſtoire des nations

qui peuplent l'univers, nous y découvrons, à chaque page, que vous avez été, dans tous les temps, les ennemis atrabilaires de nos plaiſirs & de nos goûts. Couverts du manteau de la religion, elle a ſouvent ſervi de voile à vos crimes odieux.

Moraliſtes auſteres, ſi vous avez fait retentir de vos chaires les voûtes du temple, ce n'a été que pour mieux vous ériger en apôtres du menſonge. Vous nous prêchiez ſans ceſſe la pratique des vertus; il falloit donc commencer par nous en donner l'exemple, & ne plus vous obſtiner à vouloir que nous fuſſions aveugles ſur les vices qui vous dominoient.

Juges iniques, vous ne nous dévouiez au dernier ſupplice que pour maintenir vos intérêts. Les richeſſes diſiez-vous, procurent le pouvoir; elles ouvrent la route des honneurs chez toutes les nations : & nous n'ignorons pas à quel point vous en étiez avides!

Politiques oppreſſeurs, vous ne vouliez nous ravir le plus noble de nos attributs, la faculté de penſer, (1)

---

(1) Gêner la preſſe ou la penſée, dit un homme célebre, c'eſt avilir, c'eſt inſulter une nation. Défendre à cette même nation le lecture de certains livres, c'eſt la déclarer eſclave ou tout-à-fait imbécille. Mais, dira-t-on, c'eſt preſque toujours d'après l'opinion des puiſſans qu'elle approuve ou condamne un livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement eſt nul; c'eſt le cri des intéreſſés pour ou contre. Le jugement vraiment intéreſſant pour un auteur, c'eſt le jugement réfléchi du public; il eſt preſque toujours juſte.

Par-tout où la preſſe n'eſt pas libre, ajoute un autre Ecrivain, le peuple eſt eſclave & le chef tyran. Par-tout où l'on craint le génie de la raiſon, & les argumens du vrai droit naturel, l'autorité eſt abſurde & le gouvernement inique. L'affirmative eſt inconteſtable. Un tyran me défend, ſous peine de mort ou de priſon, de penſer ou de communiquer ma penſée aux autres; le voilà jugé; il prononce lui-même ſon arrêt; il eſt coupable ou capable de toutes ſortes de crimes & d'injuſtices; & c'eſt préciſément pour cela qu'il craint le flambeau de la vérité; mais la poſtérité a déja lu ſon hiſtoire. S'il ſe contentoit au moins de la ſueur du ſang & des pleurs d'une foule d'infortunés, lâches & avilis!

que pour mieux affermir notre crainte ſous le fouet de l'égoïſme.

Le but de l'exiſtence phyſique de l'homme malheureux, étant de diriger ſa tendance vers les objets capables de ſatisfaire ſes appétits, ſi, pour calmer la ſoif qui le dévoroit, ou la faim qui le tourmentoit, celui-ci avoit recours à la charité d'un moine, ou à la bienfaiſance d'un prêtre, le mépris le plus formel, l'indifférence la plus décidée ſur ſon indigence, étoient autant de

---

mais non : il faut encore qu'il captive leur penſée; qu'ils aient la complaiſance de le croire un Dieu, de le dire, de l'écrire, de l'imprimer, tandis que ſes actions prouvent, à chaque inſtant, que ce n'eſt pas même un homme. En vérité, j'admire la confiance & l'audace de ces illuſtres ſpéculateurs politiques, qui imaginent une ſi belle extravagance de choſes morales, & qui en croient la poſſibilité. Oui, je le dis & je le répete, non ſeulement devant une nation, mais devant toutes. Tout gouvernement qui défend la liberté de la preſſe, eſt un gouvernement ignorant, injuſte, criminel, mal intentionné, qui ſent ſon défaut, ſon illégitimité & ſa tyrannie.

traits de cruauté, d'abomination & de perfidie, dont ils perçoient l'ame de cet infortuné.

Nous lifons dans l'hiftoire, qu'Antonin le fage diftribua tous fes biens aux pauvres. A coup sûr, la vertu de cet Empereur étoit une vertu éclairée; mais celle que vous avez pratiquée jufqu'à ce jour, ne confiftoit qu'à vous vautrer dans une abondance fuperflue, à traiter avec dureté ceux qui languiffoient dans la mifere, en affectant toujours de vous donner pour exemples d'une fenfibilité peu commune.

C'eft ce qui a fait dire à un Poete moderne :

Miniftres facrés des autels,
A l'efpece humaine nuifible,
N'affectez-vous d'être fenfible ;
Que pour vous montrer plus cruel.



Ennemis jurés du génie,
Craindrez-vous toujours les éclairs ?

De vos cœurs lâches & pervers,
L'intérêt ſeul eſt la manie.



Rentrez, exécrables (1) tyrans,
Dans la pouſſiere de votre être.
Dieu nous fit, en vous faiſant naître,
Le plus funeſte des préſens.



Conſolante philoſophie,
Éclaire-nous de ton flambeau ;
Réduits les moines au tombeau,
Et les prêtres à l'agonie.

---

(1) Si l'épithete paroît trop forte à des gens moins prévenus que je ne le ſuis, qu'ils ſe donnent lapeine de fouiller dans les annales de l'hiſtoire ; ils verront que tous les pontifes, tous les ſectaires, tous les interprêtes des religions, ſans en excepter aucune, ne ſe ſont abreuvés que du ſang de leurs ſemblables, & ont été, par cette raiſon, autant de fleaux pour l'eſpece humaine. Mille fois plus cruels que les bêtes féroces, on peut les comparer à ces hordes barbares, qui, ſortirent jadis de leurs marais, pour inonder une partie du monde connu.

Délivrés de tous ces Plutus,
Français, vous vivrez à votre aise,
Et le regne de LOUIS-SEIZE,
Sera le regne de Titus.



Il est de toute évidence qu'un corps dévoré par l'ambition, tel que celui des prêtres & des moines, ne sauroit user de modération dans aucun de ses desirs. Que de victimes immolées pour tendre plus rapidement à l'accroissement de leur pouvoir ! que de régicides ! que de forfaits ! Mais tirons le rideau sur ces scènes d'horreur, qui, à force d'être accumulées, ne serviroient qu'à en fortifier les preuves ; cessons de peindre avec des couleurs trop noires, les vices caractéristiques de tous ces insignes hypocrites ; oublions pour jamais ces siecles d'envie, d'ignorance, de haine, d'orgueil, de douleur & d'esclavage, suite inévitable du despotisme monacal

& ſacerdotal ; chaſſons toute méfiance capable de troubler le bon ordre de la ſociété ; ne penſons plus qu'à nous ſoulager les uns & les autres dans nos adverſités, à faire revivre le commerce depuis ſi long-tems abattu, à cultiver les arts & les ſciences, ſi naturels au caractere François, à régénérer les mœurs corrompues, en un mot à faire renaître *le ſiecle d'or.*

Fiere de ſes lumieres, énorgueillie des richeſſes de ſon ſol, alors la France deviendra la digne émule de l'ancienne Rome & de la ſavante Grece. D'un côté elle ſe fera gloire de poſſéder dans ſon ſein ſes Achille, ſes Patrocle, ſes Ajax, ſes Agamemnon. De l'autre, elle placera au rang des dieux ſes Timoléon, ſes Pélopidas, ſes Brutus. Plus loin, des hommes moins célebres par la force des armes, mais auſſi reſpectables par celle du génie, à l'exemple des Pindare & des Homere, célébreront à l'envi l'un de

l'autre, la ſageſſe, la vertu & les bienfaits de notre jeune Monarque ; ils inſcriront dans les faſtes de l'hiſtoire les exploits de nos fameux guerriers, & les travaux infatigables de nos dignes repréſentans ; ils ne ceindront de lauriers immortels le front des conquérans, qu'après que ceux-ci auront bien mérité de leur patrie, qu'ils ſe feront illuſtrés par des vertus d'éclat, & que dans leurs actions ils n'auront eu pour objet que la gloire du Prince & le bonheur de ſes ſujets. Ainſi ſoit-il.

